

N°29 - avril 2024

Reportage dans le
parc d'attractions
de Drake

Le grand
retour de
la country

Taxi-Girl,
le livre : les
bonnes feuilles

+ CD : notre
playlist
collector

Les Inrockuptibles

**DOSSIER
40 PAGES :
UN MONDE
NOUVEAU**

**Des acteurs
parlent**

**La lettre de
François Ozon
à Judith Godrèche**

**Camille Étienne
rencontre
Salomé Saqué**

**Retour avec elle
sur trois mois
de révélations...
et la suite**

JUDITH GODRÈCHE L'ONDE DE CHOC

L13183 - 29 - F: 12,90€ - RD



Les

N°
29

DOM : 13,9 € - BEL/LUX : 13,90 € - CH : 21,95 - ESP/ITA/PORT MONT : 13,90 € - CAN : 21,99 \$

EN ROUE

LIBRE

Le cinéma américain indépendant retrouve ces temps-ci un souffle ludique et épique à travers les premiers films de Weston Razooli, *Riddle of Fire*, et de Shane Atkinson, *LaRoy*. Une inspiration qui mêle comédie, fantastique et fantaisie partagée par Sean Price Williams, auteur du remarqué *The Sweet East*. Rencontre avec ces trois cinéastes en liberté.
Texte Arnaud Hallet





↑
Riddle of Fire
de Weston Razooli.
←
LaRoy de Shane
Atkinson.

Le mois dernier, dans ces pages, nous avons fait l'éloge de *The Sweet East*, premier long métrage euphorisant de Sean Price Williams. Ce mois-ci, la sortie conjointe de deux autres premiers films, *Riddle of Fire* de Weston Razooli et *LaRoy* de Shane Atkinson, semble confirmer la formation, sinon d'un mouvement, du moins d'une constellation de nouveaux poètes déments et facétieux du cinéma américain indépendant. Trois cinéastes – Weston Razooli, 34 ans, la quarantaine pour les deux autres – pour autant d'imprévisibles virées à travers le pays. Côte Est, *The Sweet East* met en scène la fugue picaresque d'une lycéenne en voyage scolaire qui l'amène à rencontrer tout un tas de figures loufoques de l'Amérique. Côte Ouest, au Nouveau-Mexique, *LaRoy* est le théâtre d'un néo-western où un tueur à gages improvisé se retrouve happé dans un engrenage ubuesque, tandis que, partagé entre l'Utah et le Wyoming, *Riddle of Fire* est l'excursion sous influence médiévale fantastique d'une bande d'enfants qui s'imaginent preux chevaliers.

Une conjonction encore accentuée par la sortie de *Drive-Away Dolls* (lire p. 126), le nouveau film d'Ethan Coen, comme une figure tutélaire. Le flegme burlesque des deux frangins cinéastes Joel et Ethan Coen se diffuse en effet au sein de ces nouveaux trips outre-Atlantique, et essentiellement chez Shane Atkinson, qui apparaît aujourd'hui comme leur héritier le plus immédiatement lisible : *"Je suis un grand fan de leur cinéma, c'est une référence que je revendique évidemment. Leur premier film surtout, Blood Simple, est l'un de ceux auxquels j'ai beaucoup pensé en écrivant LaRoy, parce qu'il accomplit tellement de choses avec si peu."* Sur l'influence possible des Coen, Sean Price Williams digresse aussitôt : *"Je n'ai pas encore vu Drive-Away Dolls, mais il m'intéresse évidemment, notamment pour son casting. Plus encore, je voudrais découvrir son documentaire sur Jerry Lewis, mais A24, coproducteurs et distributeurs du film, ne le sortent malheureusement pas en salle [Jerry Lee Lewis: Trouble in Mind, présenté à Cannes en 2022, sera disponible sur OCS le 11 mai]."*

Bien qu'ils partagent une appétence pour des motifs similaires, les trois cinéastes, d'un aveu commun, disent ne pas se

→ connaître. Weston Razooli s'interroge : *"Ce serait un mouvement, une nouvelle vague ? Après avoir terminé le film, j'ai qualifié Riddle of Fire de 'néo-conte de fées', ce qui me semble être littéralement le cas. Je ne suis pas sûr que cela s'applique aux autres."* S'ils ne sont certes pas tous hantés par le fantastique, ces imaginaires croisés produisent toutefois un sentiment de liberté totale, où tout semble possible. Merveilles comme désastres.

DES RÊVES ÉVEILLÉS

Chacun avec des registres d'images différents, les trois films créent des mondes qui semblent attachés au passé, non par nostalgie passéiste, mais pour y puiser une inspiration chargée de sens. Si *LaRoy* a été filmé en numérique, car *"tourner en pellicule était financièrement inenvisageable"*, Shane Atkinson a *"ajouté du grain à l'image, comme pour lui appliquer une patine"*. Un support que Weston Razooli rejette sans ménagement, ayant tourné en pellicule Kodak 16 mm : *"Je préférerais transformer mes scénarios en romans plutôt que de les tourner en numérique. La pellicule me permet de croire à l'esprit et à la magie des mondes stylisés que je crée pour mes films. À mon avis, les images sur pellicule affectent le subconscient différemment des images numériques, et les esprits humains peuvent plus facilement se laisser aller à la suspension de l'incrédulité. Les films fantastiques, de SF ou d'époque devraient toujours être tournés en pellicule."*

Cette hybridation des univers et des genres, Weston Razooli la cultive depuis ses études au California College of the Arts de San Francisco, où il a appris la mode, le graphisme et l'illustration. Sa féerie nébuleuse, on la retrouve en partie dans la grande fugue carrollienne de *The Sweet East* de Sean Price Williams. Avant d'être cinéaste, celui-ci est avant tout un chef opérateur prolifique du cinéma indépendant américain. Fort d'une expérience de près de vingt ans sur les plateaux de tournage, il a signé l'image hallucinatoire et luxuriante de quelques films des frères Safdie, Alex Ross Perry ou encore Abel Ferrara, avant de passer à la réalisation de son premier long métrage. *"J'aime considérer mon film comme un songe éveillé. C'est là qu'il est né d'ailleurs. J'aime faire la sieste, et mon plus grand hobby c'est de rêver. Je suis probablement assez doué pour cela. Je mélange volontiers la réalité, les rêves et les films. Génétiquement, je suis programmé pour la démence. J'essaie de présenter un mélange excitant d'expériences pour occuper mes dernières années"*, déclare Sean Price Williams. Une capacité à rêver grand et fort que partage Weston Razooli, qui, quand on l'interroge sur ses modèles, n'hésite pas à citer le père de *Star Wars* : *"Un cinéaste américain avec lequel je pense avoir des points communs est George Lucas. J'ai l'impression que nous avons les mêmes goûts en matière de narration et de réalisation. J'aimerais avoir un parcours similaire au sien : commencer par des films plus petits et créatifs puis passer à des films d'aventures fantastiques à gros budgets, que j'écris depuis l'âge de 7 ans."* Si le voyage n'est pas encore intergalactique, il se fait à ce jour sur les routes rocailleuses de l'Amérique. Pour le moment, ces productions sont modestes : 650 000 dollars pour *Riddle of Fire* et 2 millions pour *The Sweet East* et *LaRoy*. Sous une pluie d'anecdotes, Shane Atkinson raconte le tournage rocambolesque de son film : *"On a réussi à financer le film en*

"Je préférerais transformer mes scénarios en romans plutôt que de les tourner en numérique."

Weston Razooli, réalisateur de *Riddle of Fire*

multipliant sans cesse les sources de revenus. Mais la fabrication du film fut un chemin semé d'embûches : un acteur s'est désisté avant le tournage, un autre pendant, nous avons perdu des financements, des intempéries nous ont bloqués... Il y a même un type en voiture qui a pointé son arme sur un membre de l'équipe ! Et puis nous avons tourné au Nouveau-Mexique, où il y a des techniciens super mais tous très occupés, et c'était très difficile de trouver du personnel pour un petit budget comme le nôtre. Je tourne mon prochain film en France, et j'ai hâte d'y vivre – je l'espère – une expérience différente."

Sean Price Williams renchérit sur les soucis de distribution pour un tel cinéma underground, d'où il semble de plus en plus difficile de faire éclore des films : *"Il n'existe pratiquement aucun système de distribution pour les films vraiment indépendants qui sont réalisés aux États-Unis. La plupart des festivals américains qui appréciaient ce type de cinéma ont totalement changé ou ont cessé d'exister. Même après un festival réussi, les plateformes commerciales de diffusion en salle et en streaming sont tellement dominées par les studios qu'il est presque impossible de survivre."* Malgré toutes ces difficultés rencontrées, ces films témoignent qu'il est encore possible de créer avec une exceptionnelle vitalité, et résonnent comme de nouvelles promesses aussi ludiques que précieuses.

UN TERRITOIRE COMME UN TERRAIN DE JEUX

Dans *LaRoy*, tout part d'un quiproquo : prêt à se suicider, le canon d'un revolver posé sur la tempe, un homme est confondu avec un tueur à gages à qui on a commandité un meurtre. S'engage alors une avalanche de cocasseries dans la ville de *LaRoy*, patelin fictif de l'Ouest américain devenu un écrin où chaque événement prend des proportions démesurées. Tout est décuplé car tout le monde se connaît et se croise dans ce territoire fermé dont on explore chaque recoin et où circulent bastons, meurtres et folies. On le demande littéralement dans le film : *"Where the fuck is LaRoy?"* Perdue sur la carte, ville rêvée en grand terrain de jeux, elle est construite à partir des régions qui ont vu grandir Shane Atkinson. C'est une terre d'enfance où l'on jouait au shérif (le film est une succession de duels, verbaux ou physiques) et où l'on avance de case en case, semblablement à une marelle géante. Comme le dit le personnage de Steve Zahn, génial néo-Saul Goodman affublé d'un Stetson : *"On cherche des indices, on résout des crimes, on se crée des souvenirs."* Si *LaRoy* est un road movie statique (florilège de scènes en voiture arrêtée), *The Sweet East* et *Riddle of Fire* forment quant à eux deux amples road movies pédestres qui, de part et d'autre des États-Unis, tentent de faire éclater les frontières entre les espaces que les personnages traversent comme des héros de jeux vidéo. Dans *The Sweet East*, la jeune lycéenne Lillian semble voyager à travers les lieux comme on franchit des niveaux, des étapes dans l'univers vidéoludique, ce dont le cinéaste ne se réclame pas pour autant : *"Même si j'ai passé une grande partie de mon enfance à jouer à la Nintendo toute*

la nuit, j'ai mis tout cela de côté." C'est encore plus frappant dans *Riddle of Fire*, une version des *Goonies* vaporeuse et magique, où l'on suit à la trace une bande de gamin-es prêt-es à tout pour craquer le code parental de leur nouvelle console. Pour l'obtenir, le trio doit réussir à réunir les ingrédients d'une tarte aux myrtilles, trésor prétexte d'une mission qui leur est confiée.

En puisant expressément dans les codes du RPG (*role playing game*, soit un jeu vidéo de rôle), le groupe de mômes bandits traverse ainsi forêts et montagnes, de quête en quête, à la rencontre de divers-es partenaires et ennemi-es : une jeune fille aux dons elfiques, des braconniers, une sorcière...

"*Riddle of Fire* est quasiment un road movie. C'est un film qui emprunte beaucoup au jeu de rôle. Je voulais capturer un sentiment d'aventure similaire à celui que l'on trouve dans *La Forteresse cachée* d'*Akira Kurosawa* [1958], en roue libre et dans la forêt. Je pioche aussi dans *La Captive aux yeux clairs* d'*Howard Hawks* [1952], un western montagnard qui est à la fois un film d'aventures et un film de détente : les personnages vivent des péripéties puis campent, prennent un moment pour discuter, avant de repartir de plus belle. Je cherchais le même rythme pour mon film, une alternance d'aventure et de flânerie.

Nous ne sommes pas très loin non plus d'*After Hours* de Martin Scorsese, où un personnage tente de rentrer chez lui mais ne peut pas le faire", explique Weston Razooli. Chacun des trois films est ainsi fait de déambulations étirées, succession d'infimes épopées à la géographie mouvante. Et dans l'errance, furtivement, le rire s'invite.

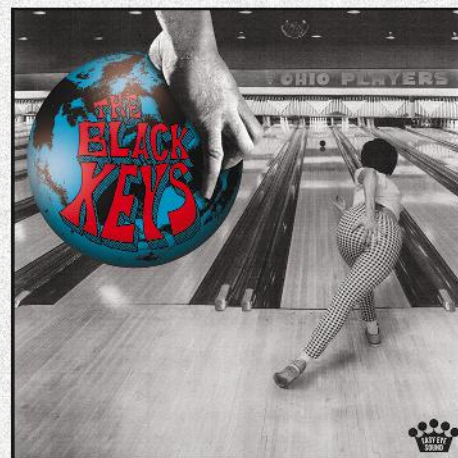
TRAGÉDIE ET COMÉDIE, UN ALLIAGE MAGIQUE

Il semble se dégager de *The Sweet East*, *Riddle of Fire* et *LaRoy* un goût pour les péripéties en cascade, devenues ressorts pour une comédie tour à tour loufoque, burlesque ou féerique. Weston Razooli en éclaircit l'origine : "Un autre cinéaste américain auquel je m'identifie pleinement, c'est *Howard Hawks*. Dans *Scarface* [1932] ou *La Captive aux yeux clairs*, l'aventure, l'action et le crime sont traités comme un jeu. Il romance en quelque sorte le crime et l'aventure d'une manière naïve, ce qui est formidable du point de vue de la réalisation pure."

Diplômé d'un master en scénario à la Columbia University de New York, Shane Atkinson peaufine depuis très jeune son sens du récit. Après de nombreux courts métrages, il cosigne le scénario de *Pom-Pom Ladies*, une comédie de Zara Hayes avec Diane Keaton sortie sur Netflix en 2021 (et en salle en Amérique du Nord), avant de se lancer enfin dans son premier long métrage.

Quand il se souvient de sa première leçon d'écriture, c'est avec une comédie, *Bambi Meets Godzilla*, un film d'animation de 1969 que lui a montré son père quand il était enfant. Un très court métrage (1 min 30) où Bambi brouille de l'herbe avant de se faire subitement écraser par la patte énorme de Godzilla. "C'était court, efficace, drôle, et sans doute le film le plus parfait que j'aie jamais vu."

Dès le départ, pour le cinéaste, la tragédie est un terreau fertile pour la comédie, l'absurde qui naît d'une situation de crise. En l'occurrence celle de son personnage principal, joué par John Magaro (vu chez Kelly Reichardt ou Todd Haynes), génial loser nonchalant pour qui toutes les certitudes s'écroulent une à une. C'est un personnage qui ●●●



NOUVEL ALBUM "OHIO PLAYERS" LE 5 AVRIL



EN CONCERT

LES 12 ET 13 MAI 2024 AU ZÉNITH DE PARIS





→ semble coincé dans une farce sans fin où tout joue en permanence contre lui et dans une escalade de calamités aberrantes. Comme si un adolescent de *Freaks and Geeks* avait soudain grandi dans un néo-western et se prenait de plein fouet les désillusions de la vie adulte : la pauvreté, l'adultère, la dépression. Une fureur comique noire que Shane Atkinson maîtrise déjà au scénario : *“Quand j’écris, il est important que je m’amuse bien sûr, mais une comédie doit avoir de vrais enjeux, car elle naît des situations les plus sombres.*

Par exemple, je veux que le danger pour mes personnages soit réel afin que le public s’investisse entièrement dans leur histoire, qu’il s’intéresse pleinement à eux avant de rire de quoi que ce soit. Je ne suis pas un auteur de blagues, et c’est donc par là que tout commence : raconter une bonne histoire. Je décrirais LaRoy comme une comédie qui s’ignore.”

D’une scène à l’autre, les genres se contaminent, et l’irruption de la comédie agit comme une suite d’explosions vives où se relâchent brièvement les tensions. Par cette inclination à la noirceur, et dans leur propension à multiplier des sous-intrigues sérielles, les trois films laissent planer une force hostile intangible dont on ne parvient pas à déterminer l’origine, un grand danger sourd tapi dans les recoins des plans. C’est une jeune fille dans les mains des hommes dans *The Sweet East*, le possible avènement sans cesse renouvelé de la violence de *LaRoy* ou la *fantasy* menaçante de *Riddle of Fire*.

Cette éclosion simultanée de premiers films américains semble prolonger un mouvement encore diffus, amorcé par un autre premier film hors norme sorti fin 2021 en France : *Ham on Rye*

“Je ne suis pas un auteur de blagues, et c’est donc par là que tout commence : raconter une bonne histoire. Je décrirais LaRoy comme une comédie qui s’ignore.”

Shane Atkinson, réalisateur de *LaRoy*

de Tyler Taormina. Observation brumeuse de l’adolescence, il est un *Toute une nuit* de Chantal Akerman (1982) en plein jour, redoublé d’un John Hughes mystique. Sa scène inaugurale est un sublime ballet d’inserts : on peine à allumer un briquet, on accorde une guitare, les corps et les visages morcelés des spectateur-rices sont saisis dans la torpeur d’un spectacle qui se prépare, de quelque chose qui doit arriver. La flamme finit par allumer une mèche dont on nous cache l’extrémité. Et le générique se lance, nous privant de toute épiphanie. C’est le même désir ardent formulé comme un vœu qui clôt *The Sweet East* : *“Everything will happen.”* Road trips au maboulisme flamboyant, ces films partagent ainsi une trajectoire commune. Celle de se réveiller d’une intense et prodigieuse gueule de bois, avançant dans la nuit jusqu’au petit matin, de leur mélancolie torve, amusée et impériale. ▀

Riddle of Fire de et avec Weston Razooli, Lio Tipton, Charles Halford, Danielle Hoetmer (É.-U., 2023, 1 h 54). En salle le 17 avril.

LaRoy de Shane Atkinson avec Steve Zahn, Dylan Baker, John Magaro (É.-U., 2023, 1 h 52). En salle le 17 avril.
Drive-Away Dolls d’Ethan Coen, avec Margaret Qualley, Geraldine Viswanathan, Joey Slotnick (É.-U., 2023, 1 h 24). En salle le 3 avril.

Retrouvez la critique du film p.126.

↑
Jeremy O. Harris
et Ayo Edebiri dans
The Sweet East
de Sean Price Williams,
en salle depuis
le 13 mars.